

Les ceintures

Ah ! les jolies choses que nous voyons maintenant, et combien gracieuses les adorables ceintures de cuir aux teintes de rêve, aux fleurs fantasmagoriques et merveilleuses ! Quelle fantaisie dans le domaine de la ceinture ! Tantôt souple et de tissu léger, elle retombe sur la robe en élégantes draperies, tantôt elle enserrme la taille d'un cuir artistique et rigide ; ou fin comme une peau de gant, le cuir forme des plis gracieux rehaussés de boutons et d'une boucle esthétique.

La coquetterie féminine a trouvé beau jeu dans le port de la ceinture. Malheureusement, elle ne reste pas toujours dans les limites discrètes, et la tyrannie de la mode fait trop souvent tomber la femme dans des errements déplorables. C'en est une et des plus grossières, de se serrer la taille au point de manquer à toutes les règles de l'hygiène et à l'eurythmie de la ligne. La ligne !... Combien la respectaient les antiques, et combien les Grecques et les Romaines avaient plus que nous le respect de la nature... Elles n'auraient pas souffert ces engins cruels et barbares qui dénaturent le corps de la femme, la sveltesse élancée, l'heureuse proportion... Ne parlons pas pour quelques coquettes disgraciées qui cherchent à réparer les défauts de la nature par des artifices de toilette, mais pour la femme simple, élégante, et naturelle, qui ne recherche dans la mode qu'un éclat de plus à la beauté.

On peut dire que la ceinture a été le premier ornement féminin, car la Bible nous raconte que lorsque Eve eut conscience d'elle-même, elle s'entoura la taille d'une ceinture de feuillage... Ne remontons pas si haut, et écoutons plutôt le divin Homère qui nous dépeint harmonieusement la ceinture de Vénus et nous montre Junon voulant charmer Jupiter, qui supplie la mère d'Eros de la lui donner, tant était sûre la puissance de sa beauté.

Passons rapidement sur la zona et la castula des Romaines, qui se plaçaient d'ailleurs sous la gorge. Au temps de la république, les Romaines ornaient la castula d'un bijou placé entre les seins et ornementé d'or, de perles et de pierreries. Ce bijou fut l'origine de la boucle de ceinture où

se jouèrent, dans tous les temps, la richesse et la fantaisie.

L'antiquité nous laisse encore le souvenir de la ceinture virginale en laine de brebis.

Les Gauloises et les Gallo-Romaines introduisirent l'usage des ceintures en métal dont la rudesse convenait à leur beauté et à leur esthétique un peu barbare. Elles devinrent bientôt de plus en plus riches, se rehaussèrent de pierreries, de plaques d'or. Les hétaires du temps s'empressèrent de multiplier les marques de richesse, et saint Louis dut leur défendre le port de la ceinture dorée. Cet ostracisme somptuaire donna naissance au proverbe : "Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée."

Sous Louis XI, les dames et les demoiselles de la cour portèrent des ceintures de soie et amenèrent, sous Charles VI, le demi-ceint ou petite écharpe enroulée autour de la taille, pour se nouer en rosette sur le devant, et la ceinture terminée également sur le devant par deux longs bouts pendants. La richesse des ceintures se montre à nouveau sous Henri IV et l'on commença à y suspendre au moyen de chaînettes d'or des étuis, de minuscules et précieux ciseaux, des bourses en velours. Cette mode a été reprise de nos jours avec de légères modifications, mais avec autant d'exagération.

Anna de Bretagne fit de la ceinture une marque de veuvage. Elle se porte à la taille et ne reprend un instant son ancienne place que sous le Directoire et le Consulat où la mode subit les idées, et où l'amour des mœurs romaines amena la vogue de leurs coutumes. Cette mode change totalement sous la Restauration où l'on voit, comme à présent, de délicieuses ceintures de gaze, de crêpe chiné, de rubans de soie. Seulement, autant notre goût épuré recherche les nuances douces, éteintes et fines, autant la vogue était aux couleurs éclatantes. Les effilés, les quadrillés de velours en terminent les bouts en 1840. Puis on vit apparaître la ceinture en cuir de Russie, la ceinture brodée de soutaches d'or et de perles ; la ceinture Médicis en velours ; la ceinture corselet, la ceinture postillon, la ceinture impératrice, la ceinture bébé, et bien d'autres, pour arriver enfin à nos ceintures de cuir ou de ruban.

Nous lisons dans le charmant ouvrage d'Octave Uzanne sur l' "Art et les artifices de la beauté", une dernière flatterie dédiée à la pauvre Marie-Antoinette. Les événements l'avaient contrainte à renoncer, parmi tant d'autres, au droit appelé ceinture de la reine. Un poète populaire lui écrivit :

Vous renoncez, charmante souveraine,
Au plus beau de vos revenus :
Mais que vous servirait la ceinture de
reine !
Vous avez celle de Vénus.

Comment dinaient les anciens Romains

Couchés, tout d'abord sur des lits de bronze revêtus de coussins et de matelas moelleux. D'ordinaire il y avait trois lits autour de la table, ce qui faisait donner le nom de triclinium à la pièce où l'on servait les repas de famille ou de cérémonie. Il y avait trois convives sur chaque lit et ils étaient placés de la manière suivante : Chaque convive appuyait la partie supérieure de son corps sur son coude, soutenu assez haut par les coussins dont nous venons de parler ; le reste du corps était étendu sur les matelas. Le premier convive avait les pieds derrière le dos du second et la tête de celui-ci était vis-à-vis le milieu du corps du premier, avec un coussin entre eux, et ainsi de suite. Au pied des lits s'asseyaient les "parasites", gens sans conséquence que l'on tolérait dans les festins, ainsi que les enfants. Dans les temps tout à fait primitifs de la République, les repas étaient ceux d'un peuple vertueux et sobre. Un plat de viande bouillie, du miel, du fromage, des œufs et c'était tout. Plus tard, les repas furent plus copieux et plus recherchés ! On compte trois services. D'abord des "hors-d'œuvre" que les Romains nommaient "gustus", propres à éveiller le goût. Presque toujours on y joignait des œufs. C'est ce qui fait dire à Horace : "Cantare ab ovo usque ad mala" : "Chanter depuis les œufs jusqu'aux fruits", c'est-à-dire pendant tout le repas. Ensuite venait le fond du repas dont le principal mets était nommé : chef de table. Puis en troisième lieu étaient servis les fruits et les sucreries, le dessert de nos jours, chers aux enfants et aux gourmets.